

1

Qu'est-il arrivé à Clara Morrow ? C'était pourtant une grande artiste. #MorrowPourrie

Sans blague ? On l'a laissé réintégrer la Sûreté ? #Sûreté-Pourrie

– Merde.

– Merde ? répéta Myrna Landers en levant les yeux de son bol de café au lait pour les poser sur son amie.

– Désolée, dit Clara Morrow. *Fuck, fuck, fuck.* Et même *refuck.*

– Là, je te reconnais. Mais pourquoi ?

– Tu n'as pas une petite idée ?

– Ruth arrive ? s'écria Myrna en balayant le bistro des yeux avec une feinte terreur.

Ou une franche terreur.

Clara tendit son téléphone à Myrna. Mais la propriétaire de la librairie était déjà au courant.

Avant de retrouver Clara pour le déjeuner, elle avait consulté son fil Twitter. Sur l'écran, au vu et au su du monde entier, le cadavre de la carrière artistique de Clara refroidissait à toute vitesse.

Pendant que Myrna lisait, Clara agrippa de ses grandes mains tachées de peinture sa tasse de chocolat chaud, une spécialité de la maison, et son regard passa de son amie à la fenêtre à meneaux et au minuscule village québécois qui se profilait derrière.

À l'agression du téléphone répondait le baume de la fenêtre. Sans guérir tout à fait, elle n'en était pas moins réconfortante dans sa familiarité.

Le ciel gris laissait présager la pluie. Ou le verglas. La grêle ou la neige. La route de terre était recouverte de gadoue et de boue. Des plaques de neige parsemaient le gazon détrem pé. Les villageois sortis promener leur chien avaient enfilé des bottes en caoutchouc et de multiples couches de vêtements dans l'espoir d'empêcher avril de leur transpercer la peau et les os.

Vain espoir, du reste. Au sortir d'un autre hiver canadien au froid mordant, c'était chaque fois pareil: le début du printemps les tuait. L'humidité. Les écarts de température. Chaque fois, on se disait qu'il allait commencer à faire plus doux. Cycle sans fin d'illusions déçues.

Au loin, la forêt faisait penser à une armée de spectres hivernaux dont les bras squelettiques s'entrechoquaient dans le vent.

De la fumée montait des vieilles maisons en pierres des champs, en briques et en bardeaux. On eût dit des signaux de détresse lancés à l'intention d'une force supérieure. Envoyez de l'aide. Envoyez du temps chaud. Un vrai printemps et non ce merdique assemblage de gadoue et de gel, de journées qui vous allument pour vous éteindre aussitôt. De journées de neige et de douceur.

Au Québec, avril est un mois de contrastes cruels. De sublimes après-midi passés sous un soleil étincelant, un verre de vin à la main, et le lendemain, au réveil, trente centimètres de nouvelle neige au sol. Un mois de malédictions grommelées, de bottes maculées de vase, de voitures éclaboussées, de chiens qui se roulent par terre et se secouent. Tous les vestibules sont ponctués de taches. Sur les murs. Les plafonds. Les sols. Et les gens.

Avril, au Québec, était un vrai merdier climatologique. Une torture mentale aux proportions épiques.

Mais, à côté de ce que montrait le petit écran du téléphone de Clara, le spectacle qui s'offrait de l'autre côté de la fenêtre était réconfortant.

Les fauteuils de Clara et de Myrna se trouvaient près de l'âtre, où des bûches crépitantes soulevaient des braises dans la

cheminée en pierres des champs. Le bistro du village sentait la fumée de bois, le sirop d'érable, le café frais et fort.

« Clara Morrow traverse sa période brune, lut Myrna. Affirmer que ses œuvres récentes sont de la merde, c'est faire injure aux eaux usées. Espérons qu'il s'agisse d'une mauvaise passe et non d'un aboutissement. »

– Oh, fit Myrna en posant l'appareil pour prendre la main de son amie dans la sienne. Merde, en effet.

– Tabarnac. Quelqu'un de la section des crimes majeurs nous envoie un lien. Écoutez ça.

Les agents réunis dans la salle de conférence se tournèrent vers l'homme. Sur son téléphone, celui-ci lut: « C'est le jour du grand retour d'Armand Gamache à la Sûreté du Québec au terme de la suspension de neuf mois qui lui a été imposée par suite d'une série de décisions malavisées aux conséquences désastreuses. »

– Désastreuses? Quelle merde, lança un des agents.

– De la merde qui a été partagée des centaines de fois.

D'autres agents et inspecteurs empoignèrent leur appareil et tapèrent fébrilement sans quitter la porte des yeux. Au cas où...

Il était huit heures moins onze, et les membres de la section des homicides se préparaient à assister à l'habituelle réunion du lundi matin, où on faisait le point sur les enquêtes en cours.

Cette rencontre-là n'avait pourtant rien d'« habituel ». Ce matin-là non plus. L'ambiance était électrique. Les messages soufflés par les téléphones avaient exacerbé l'impatience.

– Merde, fit une agente entre ses dents. « Ayant atteint les plus hautes sphères du pouvoir à titre de directeur général de la Sûreté, Gamache a eu tôt fait d'abuser de la situation. Il a délibérément laissé d'énormes quantités d'opioïdes gagner les rues. Une vraie catastrophe. Au terme d'une enquête, il a été rétrogradé. »

– Ils ne savent pas de quoi ils parlent. Mais bon, ce n'est quand même pas la fin du monde.

– Ça continue. « Il aurait dû être au moins remercié de ses services. Et peut-être même traduit en justice et jeté en prison. »

– Oh.

– C'est de la folie, dit une officière en s'emparant du téléphone pour se rendre compte par elle-même. Qui écrit des insanités pareilles? On ne précise même pas qu'il a récupéré les drogues.

– Bien sûr que non.

– J'espère qu'il ne verra pas ça.

– Tu veux rire? Rien ne lui échappe.

Le silence se fit dans la pièce, où seul persista le cliquetis des appareils. Semblable au bruit des branches quasi mortes, secouées par la brise.

Les agents lisaient en jurant à voix basse. En proférant des mots, déformés ou pas, que leurs grands-parents considéraient comme sacrés, mais qui étaient devenus profanes. Tabarnac. Câlince. Hostie.

Un officier se massa les tempes. Puis il s'empara de son appareil.

– Je vais écrire une réfutation.

– Non. Mieux vaut laisser la haute direction s'en charger. La directrice générale Toussaint va remettre les pendules à l'heure.

– Elle ne l'a pas encore fait.

– Ça ne saurait tarder. C'est Gamache qui l'a formée. Elle va le défendre.

Dans le coin éloigné, une autre agente fixait son téléphone, un profond sillon creusé entre ses sourcils.

Si les autres étaient blêmes, elle avait le visage cramoisi. Elle lisait un courriel et non un texte ni un gazouillis.

À environ quarante-cinq ans, Lysette Cloutier, mutée depuis peu du service de la comptabilité de la Sûreté, était

l'une des nouvelles recrues de la section des homicides. Pendant des années, elle avait suivi à la trace le budget, qui s'élevait désormais à plus d'un milliard de dollars, jusqu'au jour où le directeur général Gamache avait remarqué son travail et décidé qu'elle constituerait un atout pour la section vouée à la traque des tueurs.

Incapable de suivre une piste d'ADN ou un suspect, même si sa vie en dépendait, elle était sans égale pour suivre l'argent. D'ailleurs, on aboutissait souvent au même endroit.

Toutes les personnes réunies dans cette pièce avaient dû travailler fort pour être admises au sein du service le plus prestigieux de la Sûreté du Québec.

L'agente Cloutier, elle, faisait des pieds et des mains pour en sortir. Pour revenir aux chiffres, à la fois beaux, inoffensifs, prévisibles et faciles à assimiler. Loin des horreurs du quotidien, de la violence physique et du chaos affectif dont s'accompagne le meurtre.

À chacune des réunions, Cloutier choisissait la même place, dos au tableau blanc sur lequel étaient punaisées les photos.

Elle étudia le courriel qu'elle venait de recevoir, tapa une réponse et l'envoya sans se donner le temps de changer d'idée.

– Je parie que Beauvoir est l'auteur de certains de ces gouillis, dit un des plus jeunes agents.

– Vous voulez parler de l'inspecteur-chef Beauvoir ?

Toutes les têtes se tournèrent vers la porte. Puis on entendit les chaises grincer, tous se hâtant de se lever.

Sa canne à la main, Isabelle Lacoste regardait fixement le jeune agent. Puis son expression s'adoucit, et elle sourit en passant en revue les visages familiers.

La dernière fois qu'elle avait assisté à une réunion du lundi matin, elle l'avait présidée à titre de cheffe de la section des homicides. Ce matin-là, elle entra dans la salle en boitant.

Bien que presque guéries, ses blessures n'avaient pas tout à fait disparu. Ne disparaîtraient jamais.

Les officiers et les agents l'encerclèrent pour lui souhaiter la bienvenue, tandis qu'elle-même s'efforçait d'expliquer qu'elle n'était pas vraiment de retour. Élevée au rang de directrice, elle était dans l'immeuble pour des rendez-vous où il serait question des modalités de son retour au service actif.

Mais tous savaient que sa présence, en ce lundi, n'était pas une pure coïncidence. Ce n'était ni un lundi comme les autres ni une réunion ordinaire.

Elle prit place au bout de la table et, d'un geste de la tête, fit signe aux autres de s'asseoir. Puis elle s'adressa au jeune auteur de la remarque concernant l'inspecteur-chef Beauvoir.

– Qu'avez-vous voulu dire ?

Sa voix était calme, mais son maintien d'une raideur contrenature. Les agents chevronnés qui avaient servi sous les ordres de l'inspectrice-chef Lacoste reconnurent cette attitude. Et, pour un peu, ils auraient eu pitié du jeune inconscient qui avait eu le malheur de se mettre dans sa ligne de tir.

– Que nous savons tous que l'inspecteur-chef Beauvoir va quitter la Sûreté, répondit-il. Pour s'établir à Paris. Dans deux ou trois semaines. Mais entre-temps, quoi ? Avec le retour de Gamache, je préférerais me trouver au milieu de tirs croisés que d'entrer ici dans la peau de l'inspecteur-chef Beauvoir. Je parie qu'il est dans ses petits souliers, en ce moment.

– Vous perdriez votre pari, dit Lacoste.

Le silence se fit.

« Il est jeune et imprudent », se dit Lacoste. Sans doute désespérément à la recherche d'une forme de gloriole.

Elle savait que cet agent n'avait jamais été mêlé à une fusillade. Son ridicule tour de phrase l'avait trahi. Aucun policier ayant brandi son arme, visé un autre être humain et tiré. Plusieurs fois. Et s'étant fait tirer dessus. N'aurait invoqué un tel incident comme un titre de gloire ni n'aurait employé les mots « tirs croisés ».

Et personne, personne au monde ne souhaiterait se retrouver dans la même situation.

Parmi les agents réunis dans la salle, ceux qui avaient participé au dernier raid dévisageaient le jeune homme. Certains avec indignation. D'autres avec nostalgie. Au souvenir du temps où ils étaient jeunes. Naïfs. Immortels.

Neuf mois plus tôt.

Ils se remémorèrent cet après-midi d'été. Dans la jolie forêt à la frontière du Vermont. Le soleil filtrait à travers les arbres et ils sentaient sa chaleur sur leur visage.

Le moment où, avant que le chaos débute, le temps avait semblé en suspension.

Puis on avait brandi des armes et fait feu. Fait feu encore. Fauché des jeunes pousses. Fauché des gens.

Les cris. La puanteur âcre et étouffante de la fumée des armes à feu. De la chair et du bois calcinés par les projectiles.

L'inspectrice-chef Lacoste avait été parmi les premières victimes. Ses actions avaient donné au directeur général Gamache la fraction de seconde dont il avait eu besoin pour agir. Et il n'avait pas hésité.

Isabelle Lacoste n'avait pas été témoin des agissements du directeur général. Elle avait perdu connaissance. Mais elle en avait entendu parler. Elle avait lu les comptes rendus de l'enquête, une fois l'homme suspendu.

Gamache avait survécu aux événements de cette journée-là.

Pour être à son tour fauché, mais par les siens.

Et les attaques se poursuivaient, au moment même où il s'apprêtait à reprendre du service.

Isabelle Lacoste et tous les officiers aguerris présents dans la salle savaient que le directeur général Gamache avait pris des décisions audacieuses. Risquées. Peu conventionnelles. Et, contrairement à ce que les gazouillis laissaient entendre, extrêmement fructueuses.

Mais le dénouement aurait pu être différent.

Il aurait voulu frapper un grand coup. C'était le baroud d'honneur désespéré du plus haut gradé de tout le Québec, persuadé qu'il n'y avait pas d'autre issue.

Si Gamache avait échoué, comme on avait pu le croire pendant un moment, la Sûreté aurait été paralysée, laissant le Québec sans défense devant les gangs violents, les trafiquants, le crime organisé.

Gamache l'avait emporté. Mais de justesse, et à un coût élevé.

Toute personne ayant pris ce genre de décisions s'attend à en subir les conséquences, qu'elle ait vu juste ou non. Le directeur général était un homme lucide. Il se doutait bien qu'il serait suspendu. Qu'il ferait l'objet d'une enquête.

Mais s'attendait-il à être humilié?

Les politiciens au pouvoir avaient décidé d'en finir avec Gamache, de sauver leur peau en sacrifiant sa carrière. L'enquête l'avait blanchi, mais on lui avait proposé une nomination qu'il ne pouvait pas accepter. Chef de la section des homicides. Poste qu'il avait occupé pendant des années et cédé à Lacoste en devenant le grand patron de la Sûreté. Puis elle avait été blessée et Jean-Guy Beauvoir avait pris sa place.

C'était, savaient les mandarins, une rétrogradation à laquelle Gamache ne consentirait jamais. L'humiliation serait trop grande. La blessure trop vive. Il démissionnerait. Prendrait sa retraite. Disparaîtrait.

Seulement, Gamache refusait de tirer sa révérence. Au grand étonnement de ses accusateurs, il avait accepté la proposition.

Sa chute, sa disgrâce serait consommée ici. Dans cette salle. En ce jour.

Et tout laissait croire que l'homme déchu atterrirait, avec un bruit sourd, sur la tête de Jean-Guy Beauvoir.

Huit heures moins sept. Bientôt, les deux hommes franchiraient la porte. Les deux chefs de la section des homicides.

Que se passerait-il ensuite? Même Isabelle Lacoste se surprit à jeter un coup d'œil de ce côté. Dans l'expectative. Elle ne s'attendait pas à du grabuge, mais elle ne put s'empêcher de penser à ce que George Will appelait l' « incident de l'Ohio ».

En 1895, il y avait seulement deux voitures dans tout l'État. Et elles étaient entrées en collision.

Personne mieux que Lacoste ne savait que l'improbable se produit parfois. Et elle se blindait en prévision du choc.

– C'est ta faute, déclara Ruth Zardo. Tu n'aurais jamais dû consentir à un truc pareil, si tu veux mon avis.

Personne ne le voulait, son avis.

– Écoutez ceci, poursuivit la vieille poète en lisant sur l'écran du téléphone: « L'œuvre de Clara Morrow est banale, dépourvue d'originalité et d'une grande platitude. » On a oublié « convenue » et « bourrée de clichés ». Mais ça vient peut-être plus loin dans le fil.

– Bon, je pense que ça suffit, Ruth, déclara Reine-Marie Gamache.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Presque huit heures. Elle se demanda comment son mari se sentait. En tout cas, nul besoin d'avoir inventé la poudre pour savoir ce qu'éprouvait Clara.

Son amie avait les yeux cernés, les traits tirés. Et de la peinture un peu partout. On voyait de petites touches de rouge de cadmium et de terre d'ombre brûlée sur son visage et dans ses cheveux.

Clara portait son éternel jean et un chandail. Son succès en tant qu'artiste n'avait en rien altéré son sens de la mode, si on pouvait gratifier de ce terme sa façon de s'habiller. Peut-être parce que, dans son cas, la reconnaissance s'était fait attendre. Elle avait près de cinquante ans, désormais. Pendant des décennies, elle s'était enfermée dans son atelier, où elle avait produit des œuvres qui étaient passées inaperçues. Sa plus grande réussite avait été sa série des *Utérus guerriers*. Elle avait

vendu un tableau. À elle-même. Et l'avait offert à sa belle-mère. Ce faisant, elle avait utilisé son art – et son utérus – comme une arme.

Puis, après une soirée passée au bistro en compagnie d'amies du village, Clara était entrée dans son atelier et avait fait quelque chose de différent. Des portraits. Des huiles. De ces femmes.

Elle les avait peintes telles qu'elles étaient vraiment, avec leurs plis, leurs bourrelets et leurs rides. Mais ce qu'elle avait réussi à saisir, à grands coups de pinceau, c'étaient leurs sentiments.

Les portraits avaient fait sensation sur la scène artistique, où on les avait jugés révolutionnaires. Non contente de revisiter un genre traditionnel, Clara l'avait revitalisé. Ses portraits étaient joyeux. Lumineux. Vivants. Parfois même troublants, dans la mesure où, dans certains visages, la solitude et le chagrin brut transparaissaient.

Ses portraits de femmes étaient exigeants, hardis et audacieux.

Et voilà que, en ce matin d'avril, certaines de ces femmes avaient rejoint Clara dans le bistro. Elles y avaient autrefois célébré ses succès. Ce jour-là, elles étaient venues la reconforter.

– Les gens parlent à tort et à travers, décréta Myrna. Ils tiennent des propos méchants, malveillants.

– Mais si je les ai crus quand ils louaient mon travail, répliqua Clara, au nom de quoi faudrait-il que je les considère maintenant comme des imposteurs? Qu'est-ce qui me dit qu'ils avaient raison à l'époque et qu'ils ont tort aujourd'hui?

– Ce ne sont pas des spécialistes, raisonna Reine-Marie. Je parie que la plupart d'entre eux n'ont même pas vu l'exposition.

– Le critique d'art du *New York Times* vient de publier, dit Ruth. À la lumière du fiasco, il a l'intention de revenir sur tes œuvres antérieures, les portraits, pour voir s'il ne s'est pas

trompé à leur sujet. Merde. Il ne veut pas parler du portrait que tu as fait de moi, au moins ?

– *Fuck, fuck, fuck*, renchérit Rose.

Assise sur les genoux de Ruth, la cane semblait irritée. Mais les canards font souvent cette tête-là.

– Ça ira, dit Myrna.

– Je ne demande qu'à te croire, dit Clara en passant ses doigts dans ses cheveux fournis, lesquels restèrent dressés sur sa tête.

Et lui donnèrent l'air d'une folle furieuse.

Par esprit de contradiction, Ruth, qui était presque certainement folle, affichait un calme parfait.

– Heureusement, personne ne va la voir, ta merde, dit-elle. Qui a envie de visiter une exposition de miniatures ? Et qu'est-ce qui a bien pu te pousser à participer à une exposition collective d'huiles miniatures ? C'est ce que peignaient les femmes désœuvrées au dix-huitième siècle.

– Dont certaines étaient nettement supérieures à leurs contemporains masculins, ajouta Myrna.

– Ouais, fit Ruth. Comme si ça se pouvait.

Rose leva au plafond ses yeux de cane.

– Tu peignais des portraits sur de grandes toiles, insista Ruth. Pourquoi ces paysages miniatures ?

– Je voulais me dépasser, répondit Clara.

– En signant des miniatures ? s'étonna Ruth. Ironique, tout de même.

– Vous avez vu les œuvres de Clara ? demanda Reine-Marie.

– Pas la peine, répondit Ruth. Je peux les sentir. Elles sentent la...

– Vous devriez peut-être attendre de les avoir vues avant de porter un jugement.

– Pourquoi ? Il paraît qu'elles sont banales et d'une grande platitude.

– Tu récris toujours le même poème, toi ? demanda Myrna.

– Non, bien sûr que non, répliqua Ruth. Mais je n'essaie pas non plus d'écrire un roman. Des mots dans les deux cas, mais je suis consciente de mes moyens. De mes très grands moyens.

Myrna Landers laissa entendre un soupir et repositionna ses formes généreuses dans le fauteuil. Elle brûlait d'envie de contredire Ruth, mais c'était impossible. Leur vieille voisine de Three Pines avait beau être portée sur la bouteille et le désordre, elle n'en était pas moins une brillante poète. Comme être humain, elle s'illustrait nettement moins.

Ruth laissa entendre un bruit qui aurait pu passer pour un rire. Ou un début d'indigestion.

– Le plus drôle dans tout ça, c'est que tu descends aux enfers en faisant quelque chose de différent, tandis qu'Armand, lui, détruit sa carrière en acceptant de revenir à ce qu'il faisait avant.

– Personne ne descend aux enfers, dit Reine-Marie en consultant une fois de plus sa montre.

Dans la salle de conférence, l'atmosphère était pour le moins tendue.

– Alors, comment ça va se passer ? demanda un agent. Allons-nous avoir deux chefs ?

Ils se tournèrent vers la directrice en visite parmi eux.

– Non, l'inspecteur-chef Beauvoir va diriger le service jusqu'à son départ pour Paris.

– Et Gamache sera... ? demanda un autre agent.

– L'inspecteur-chef Gamache, vous voulez dire ? Une période de transition de quelques semaines, rien de plus, répondit Lacoste en s'efforçant d'afficher plus d'assurance qu'elle n'en avait. C'est un avantage. Vous aurez droit à deux chefs aguerris.

Seulement, les femmes et les hommes réunis dans la pièce n'étaient pas des idiots. Un grand leader, c'était merveilleux.

Avec deux, on risquait les querelles. Les ordres contradictoires. Le chaos.

– Ils ont travaillé ensemble pendant des années, poursuivit Lacoste. Ils n'auront aucun mal à retrouver la même alchimie.

– Accepteriez-vous de prendre des ordres de la part d'un ancien subordonné?

– Oui, bien sûr.

Malgré son irritation, Lacoste se rendait bien compte que la question se posait.

Beauvoir parviendrait-il à donner des ordres à son ancien patron et mentor?

Et, par-dessus tout, l'ancien directeur général les suivrait-il? Gamache, aussi respectueux soit-il, avait l'habitude de donner des ordres. À Beauvoir, notamment.

– Mais ce n'est pas tout, hein? fit un officier.

– Ce n'est pas tout? répéta un agent.

– Quoi? Vous n'êtes pas au courant? fit l'officier en parcourant l'assemblée du regard tout en ayant soin d'éviter les yeux de Lacoste, qui le fusillaient. Gamache n'est pas que l'ancien patron de Beauvoir. C'est aussi son beau-père.

– Vous voulez rire? demanda l'agent.

Il savait très bien que l'officier ne plaisantait pas.

– Non. Il est le mari de la fille de Gamache, Annie. Ils ont eu un enfant.

Si le lien entre Gamache et Beauvoir n'était pas exactement un secret, ni l'un ni l'autre ne le criait sur tous les toits.

Au bout de la table, on entendit une sorte de grognement. Et un agent leva les yeux de son téléphone.

– En tout cas, il en prend pour son grade. Écoutez ceci...

– Non, fit Lacoste. Ce n'est pas nécessaire.

Il y eut un mouvement près de la porte. Après un coup d'œil, ils se levèrent brusquement d'un bloc.

Les officiers chevronnés saluèrent. Les plus jeunes restèrent momentanément bouche bée.

Certains des policiers présents n'avaient jamais vu Armand Gamache en personne. D'autres ne l'avaient pas revu depuis des mois. Depuis cet étouffant après-midi de juillet. Où la puanteur de la fumée des armes à feu et les cris des blessés saturaient l'air. Quand la brume s'était dissipée, ils avaient aperçu le grand patron de la Sûreté, l'arme à la main. Remorquant un cadavre au milieu des jolis bois.

Lorsque, en ce matin d'été, il avait choisi sa chemise blanche impeccable, sa cravate et son costume, se doutait-il que la journée se conclurait de cette façon ? Avec du sang sur ses vêtements ? Et sur ses mains ?

Il avait amorcé cette journée suffocante à titre de directeur général de la Sûreté du Québec. De leader sûr de lui. Résolu à suivre jusqu'au bout le plan qu'il avait arrêté à contrecœur.

À sa sortie des bois, en cette fin d'après-midi, il était brisé.

Et voilà qu'il était de retour.

Un homme meilleur ? Un homme amer ?

Ils seraient bientôt fixés.